

# L'allégation de Jones concernant la détérioration mentale de Ferenczi : une réévaluation\*

Carlo Bonomi

## L'allégation de Jones

Sándor Ferenczi est mort le 22 mai 1933, à l'âge de 59 ans. Il souffrait d'une anémie pernicieuse, diagnostiquée en septembre 1932, quelques semaines après le congrès de Wiesbaden. Dans sa note nécrologique, Ernest Jones déclarait :

« Dans ses écrits plus tardifs, Ferenczi montrait des signes indiscutables de régression mentale dans son attitude envers les problèmes fondamentaux de la psychanalyse. Ferenczi flamboya comme une comète, mais ne brilla pas jusqu'à la fin. Dans ce cheminement, il illustra un des plus importants de ses propres enseignements - l'interdépendance extraordinairement étroite entre l'esprit et le corps » (1., p. 466).

Ce que Jones voulait dire par là devient plus clair lorsque nous examinons sa correspondance avec Freud durant cette période. Comme l'écrit Jones, il a suivi l'« évolution pathologique » de Ferenczi durant des années, jusqu'au « dénouement ». Le « dénouement » était représenté par le conflit entre Ferenczi et Freud dans les jours précédant le congrès de Wiesbaden; par son aspect pâle et maladif durant le congrès; par sa « paranoïa » qui, selon Jones, est devenue « assez évidente pour tous les analystes qui ont entendu sa communication » (Jones à Freud, le 9 septembre 1932 et du 3 juin 1933 (2.)).

---

(\*) Cet article est basé sur une recherche dont il est rendu compte dans un article plus long, intitulé « Fuite dans la santé mentale : une réévaluation de l'allégation de Jones concernant la détérioration mentale de Ferenczi (À paraître dans l'*Int. Journ. of Psychoanal.*). Je veux remercier ici Rainer Funk (pour l'accès aux documents rassemblés par Erich Fromm), Judith Dupont (pour l'accès aux documents rassemblés par Michael Balint, Axel et Peter Hoffer ainsi que Elisabeth Young-Bruehl (pour le rapport de Lajos Lévy à Anna Freud) pour m'avoir permis de consulter leurs collections de documents concernant l'allégation de Jones quant à la détérioration mentale de Ferenczi. Je remercie tout spécialement Rainer Funk, l'exécuteur littéraire d'Erich Fromm, pour l'exclusivité de la permission de citer dans une version abrégé des passages pris dans les documents suivants des Archives Erich Fromm : Lettre d'Erich Fromm à Izette de Forest du 31.X.1957; le témoignage de Clara Thompson (5.XI.1957) sur la maladie de Ferenczi et la dernière période de sa vie. Pour leurs commentaires et remarques fécondes, je remercie Judith Dupont, Ernst Falzeder, André Haynal et Paul Roazen.

Deux points sont à souligner. Premièrement, Jones était d'avance convaincu de la « régression mentale » de Ferenczi, indépendamment des symptômes neurologiques, caractéristiques d'une maladie organique du cerveau, apparus dans les deux derniers mois de la maladie de Ferenczi. Deuxièmement, tout un groupe de gens partageait la croyance en une « régression mentale » de Ferenczi, dont Freud lui-même faisait partie (voir la lettre de Freud à Jones du 29 mai 1933) (2.).

Cependant, cette croyance s'appuyait exclusivement sur le conflit entre Ferenczi et Freud (3., p. 292-301; 4.), et tendait à disparaître au cours des années suivantes. Cette croyance n'ayant jamais été officialisée, elle n'a pas eu non plus de conséquences officielles, sauf le fait que la version anglaise de l'exposé de Wiesbaden a été retirée de la publication après la mort de Ferenczi. Le rejet des dernières contributions de Ferenczi s'est également fait de façon non officielle et non explicite. Ses dernières théories et techniques n'étaient ni étudiées, ni critiquées dans les discussions publiques ou dans les publications, à l'exception de Franz Alexander (5., 6.) qui, au demeurant, s'est de plus en plus rapproché des positions critiquées. Ce qui, à long terme, a permis un processus de récupération par la publication de l'oeuvre de Ferenczi. Le « numéro Ferenczi » de *l'International Journal of Psycho-Analysis*, paru en 1949, en a constitué un moment important. Dans sa présentation, Michael Balint a montré que « la pensée psychanalytique commençait désormais à réexaminer les idées de Ferenczi » (7., p. 219). À cette occasion, l'exposé de Wiesbaden a aussi été finalement publié (8.), sans que cela rencontre l'opposition de Jones.

Les travaux sur la technique de Jones - outre Balint, Izette de Forest (9., 10.) et Clara Thompson (11.) et la publication en cours des Oeuvres Complètes de Ferenczi en allemand et en anglais faisaient partie d'une réhabilitation progressive, qui comprenait également le projet de publier une sélection de la correspondance Freud-Ferenczi et du *Journal Clinique* de Ferenczi (12., 13.). Cette réhabilitation progressive a coïncidé avec une conception élargie de la psychanalyse, comme on peut le constater en lisant le compte rendu de Margaret Little sur les *Final Contributions* (14.). Selon Little, l'évolution récente de Winnicott illustre les derniers travaux de Ferenczi. Elle soutenait également que Ferenczi « était allé plus loin que ses collègues dans des voies que ceux-ci considéraient comme inacceptables pour des raisons inconscientes » (15., p. 123).

Cependant, cette évolution était contrariée par le surgissement d'un esprit nouveau au sein de la communauté psychanalytique. Ainsi, en rendant compte du même volume dans la même année, Alexander Bromley soutenait que Ferenczi avait abandonné la psychanalyse « au profit de ce qui peut être qualifié de thérapie relationnelle » (16., p. 113). C'était une façon nouvelle de décrire l'évolution de Ferenczi, car elle faisait un usage rétrospective d'une distinction récente entre psychanalyse et psychothérapie. Cela eut pour résultat surprenant que Ferenczi se trouva situé à l'extérieur de la psychanalyse - quelque chose qui, même pour Freud, aurait été une absurdité. Qu'était-il arrivé? « L'interprétation juste » était devenue un cri de guerre, car la psychanalyse « n'avait plus le monopole de la thérapie dynamique. En conséquence, elle avait tout intérêt, en

tant que profession, d'insister sur ce que son approche avait de supérieur » (17., p. 536).

La même année parut le tome III de la biographie de Freud, où Jones expliquait la troisième vague de désaccords (après ceux d'Adler et de Jung) par les effets d'une détérioration mentale progressive de deux membres du Comité qui dirigeait le Mouvement psychanalytique :

Deux des membres, Rank et Ferenczi, « ne furent pas en mesure de tenir jusqu'au bout. *Les manifestations psychotiques* qui apparurent chez Rank de façon dramatique, et dont je parlerai ci-dessous, et celles qui se développèrent peu à peu chez Ferenczi vers la fin de sa vie *eurent entre autres conséquences de les détourner de Freud et de ses doctrines. Les germes d'une psychose destructrice, invisibles pendant si longtemps, finirent par éclater* » (18., p. 50; c'est moi qui souligne).

L'« hérésie » au centre de la crise de 1924 consistait en l'accent mis par Rank et Ferenczi sur l'expérience (*Erlebnis*) dans la situation analytique, ou, comme la formule Jones, en « la théorie qui soutient que l'étude d'une expérience répétée pouvait remplacer le besoin d'une analyse (18., p. 82). En répercutant le « cri de guerre » de l'époque, l'opposition entre *Erlebnis* et analyse intellectuelle a transformé une question historique brûlante en un problème actuel d'auto-définition. Selon la reconstruction de l'Histoire par Jones, la crise de 1924 s'est terminée par les troubles mentaux et la défection de Rank (18., p. 86) tandis que les troubles mentaux de Ferenczi ne sont devenus apparents que plus tard quand, après la déception de ne pas avoir été élu président, il s'est retiré des problèmes de *l'Association Internationale* et a commencé à développer des directions propres qui divergeaient sensiblement de celles généralement acceptées dans les milieux psychanalytiques (18., p. 168). Jones soutenait que Ferenczi avait « des *idées délirantes* concernant la soi-disant hostilité de Freud (18., p. 204; c'est moi qui souligne), que sa maladie avait *exacerbé ses tendances psychotiques latentes* » (18., p.202; c'est moi qui souligne), que « son *dérangement mental* avait fait de rapides progrès pendant les quelques derniers mois » (18., p. 204; c'est moi qui souligne), culminant finalement dans « *de violents éclats de type paranoïaque voire homicides*, qui furent suivies de sa mort soudaine » (18., p. 204; c'est moi qui souligne).

## Réactions

L'allégation de Jones a reçu un écho immédiat, parfois amplifié dans les comptes rendus, mais ne fut pas accepté par tout le monde. Quelques uns protestèrent. Le 22 octobre 1957, Izette de Forest adressa deux comptes rendus récents sur le tome III de Jones à Erich Fromm, montrant les inconsistances des assertions de Jones et l'invitant à rédiger une critique des erreurs de celui-ci. Izette de Forest avait été en analyse avec Ferenczi durant la période « où il avait pris une conscience aiguë de son insatisfaction concernant quelques aspects cruciaux de l'approche freudienne » (10., p. XI). Fromm, qui rassemblait à l'époque le matériel pour son livre *La mission de Sigmund Freud* (19.) accepta la proposition et, le 31 octobre, écrivit à Izette de Forest :

« Je crois que le point principal est une réécriture typiquement stalinienne de l'Histoire, où les staliniens assassinent le caractère des opposants en les taxant d'espions et de traîtres. Les freudiens le font en les qualifiant de « malades mentaux ». Je pense que Freud lui-même aurait désapprouvé ce traitement vicieux et, soit dit en passant, Jones ne semble pas se rendre compte du mauvais service qu'il rend ainsi à la psychanalyse. L'image qu'il donne de son Comité central est alors celle-ci : deux membres, les plus investis de confiance, sont devenus fous. D'un autre, le Dr. Sachs, il dit que, selon Freud, il n'aurait jamais dû appartenir au Comité. D'Eitingon il dit qu'il n'était pas très intelligent. Restent Abraham et Jones qui, selon Jones lui-même, étaient constamment engagés dans les querelles les plus mesquines avec tous les autres membres. *Un merveilleux tableau du groupe de ceux qui prétendent représenter la santé mentale faisant suite à une psychanalyse!* » (c'est moi qui souligne).

Avec l'aide d'Izette de Forest, Fromm mena une enquête indépendante et rassembla divers témoignages concernant l'état mental de Ferenczi par ceux qui ont assisté à la dernière période de sa vie, tous contredisant les assertions de Jones. Ces témoins étaient des membres de la famille de Ferenczi présents auprès de lui jusqu'à ses derniers jours, tels Elma Laurvik (sa belle-fille) et Sophie Erdős (sa soeur); ainsi que des patients restés en analyse avec Ferenczi jusqu'à deux ou trois mois avant sa mort, comme Clara Thompson, Alice Lowell et Elisabeth Severn. Le témoignage de Clara Thompson est particulièrement important, car elle était médecin et rendit des visites à Ferenczi jusqu'à sa mort. Le passage suivant est extrait de son long rapport :

« Je lui rendais visite régulièrement et nous bavardions, pas de sujets graves ou perturbants, bien sûr, bien qu'il cherchât vraiment à me préparer au fait qu'il allait mourir. C'est moi qui ne voulais pas m'y confronter... Ce que je crois, c'est qu'au cours des deux derniers mois de sa vie il s'est produit une certaine détérioration mentale organique. À savoir, des défaillances de la mémoire et une tendance à l'oubli, caractéristiques d'une maladie organique du cerveau; mais je pense que c'était minime et faisait partie du tableau de mort imminente. Tenter de le faire remonter aux années précédentes et expliquer par là sa pensée est, pour le moins, criminel. Je pense que c'était un homme perturbé et que certaines de ses façons de procéder étaient critiquables, mais je ne crois pas qu'il y avait une quelconque preuve de psychose. ... Il n'a certainement jamais présenté ni symptômes maniaques ni tendances homicides. Qualifier de paranoïde sa croyance que Freud le maltraitait est manifestement un déni des faits ».

Sur la base de ce témoignage, et la mise en évidence du fait que Jones n'a jamais « prétendu détenir des informations de première main et qu'il n'existe aucune preuve de la psychose de Ferenczi » (20., p. 13), Fromm en est venu à la conclusion que « Les assertions de Jones ... doivent être qualifiées de fausses » (20., p. 55). Selon Fromm, cette allégation était « motivée par de vieilles jalousies personnelles » et l'expression d'un esprit partisan, qui s'est également manifesté par le fait « que ces données ont été acceptées sans critique ni questionnement par beaucoup d'auteurs de compte rendus sur l'ouvrage de Jones » (20., p. 55).

### **Le témoignage digne de foi d'un témoin oculaire**

Bien que Fromm soit parvenu à rassembler de nombreux témoignages, il échoua à obtenir les plus importants : ceux de Michael Balint et de Lajos Lévy, respectivement exécuteur littéraire et médecin de Ferenczi. À la différence des collègues vivant en Amérique, Lévy et Balint, juifs hongrois résidant en Angleterre après le nazisme, la guerre et l'invasion de la Hongrie, étaient matériellement très dépendants de leurs bonnes relations avec l'*establishment* psychanalytique britannique. Dans une lettre à Elma Laurvik du 13 novembre 1957, Balint écrivait que Lévy et lui-même projetaient d'écrire conjointement une lettre à l'éditeur de l'*International Journal of Psycho-Analysis* pour exprimer leurs critiques par rapport aux assertions de Jones. La lettre (21., p. 66) parut en même temps que la réponse de Jones où celui-ci prétendait que ce qu'il « avait écrit au sujet des derniers jours de Ferenczi était fondé sur le témoignage digne de confiance d'un témoin oculaire » (22., p. 66). Pour des raisons inconnues, la lettre n'était pas consignée par Lajos Lévy. Comme ce silence s'accordait avec l'assertion de Jones relative à un témoin oculaire anonyme, Lévy fut soupçonné d'être cette preuve secrète dont Jones brandissait la menace (lettre d'Izette de Forest à Erich Fromm du 25 mai 1958).

Jones mourut en février 1958. En juin, l'article de Fromm était publié en même temps qu'une réponse de Jacob Arlow, où celui-ci reconnaissait que les déclarations de Jones concernant Rank et Ferenczi « pesaient lourd » et que, « si elles s'avéraient injustifiées, ce seraient des erreurs graves (23., p. 14). Peu après, Anna Freud posa la question à Lajos Lévy, explorant probablement la possibilité de rédiger une réponse à l'article d'Erich Fromm (pas à la première personne, bien sûr). En octobre, Lévy fit un rapport détaillé qu'il adressa à Robert Wälder. Lévy déclarait qu'avant d'être atteint d'anémie pernicieuse Ferenczi n'avait jamais montré la moindre trace de manifestations paranoïdes. Quelques semaines après le congrès de Wiesbaden, le diagnostic d'anémie pernicieuse fut posé par Lévy lui-même. Grâce à un traitement énergique, Ferenczi se remit rapidement. Cependant, en mars 1933, les symptômes d'une myélite funiculaire commencèrent une progression rapide. Des troubles de la marche, ataxie des membres supérieurs, troubles de la vue et de l'incontinence firent leur apparition, ces symptômes étant suivis par des idées délirantes relationnelles et de persécution (« *Beziehungs- und Verfolgungswahnvorstellungen* »), entraînant aussi des agressions contre sa femme. Il mourut de paralysie respiratoire. Ici, Lévy expliqua que les manifestations paranoïaques étaient fréquentes en cas d'anémie grave et qu'il convenait de les

distinguer soigneusement de la paranoïa proprement dite. À son avis, Ferenczi n'avait aucune disposition à la paranoïa.

Le 20 octobre 1958, Anna Freud écrit à Lajos Lévy, disant qu'elle avait été très impressionnée par ce rapport et regrettait que Jones n'ait pas fait appel à lui avant de rédiger la biographie.

## Conclusions

Les documents consultés ne confirment pas l'allégation de Jones concernant la maladie mentale de Ferenczi. En même temps, ils montrent que l'allégation de Jones n'était pas l'oeuvre d'un seul homme, mais reflétait une croyance partagée, dont le départ et la diffusion s'organisaient en deux phases. Les éléments principaux qui ont rendu possible une telle croyance étaient la collaboration passée de Ferenczi avec Rank (qui était devenu un dissident et avait été banni), son isolement croissant et son éloignement de Freud, les divergences théoriques et techniques avec celui-ci et, finalement, le refus de Ferenczi de la présidence de l'API que Freud lui offrait comme une « cure forcée » consistant en une identification à la cause commune.

La seconde phase de la pathologisation de Ferenczi était caractérisée par le déplacement de la croyance à un niveau officiel et sa diffusion dans le courant principal de la communauté psychanalytique. Le moyen en a été le tome III de la biographie de Freud, où Jones étudiait le « méchant esprit de dissension » dans un chapitre intitulé « Désunion ». Il est probable que la lecture des différentes correspondances lorsqu'il préparait cette biographie de Freud a réactivé la vieille envie et jalousie envers Ferenczi. Cependant, le mythe de la folie de Ferenczi ne peut pas s'expliquer uniquement sur la base de la psychologie personnelle de Jones. Le manque d'investigation avec lequel ce mythe a été accepté par les rédacteurs de comptes rendus, sa diffusion rapide ainsi que sa persistance indiquent qu'il avait une sorte de fonction inconsciente au sein de la communauté psychanalytique.

À mon avis, le mythe servait l'« union » de cette communauté, c'est-à-dire la définition d'ordre moral de ses limites et de ses obligations. Il faut prendre en considération le fait qu'après la mort de Freud le plan doctrinal est devenu plus important pour identifier le respect et le dévouement envers la communauté. De plus, l'accent mis par Ferenczi sur l'analyste en tant que personne réelle était incompatible avec la conception stricte de la psychanalyse, fondée sur le rejet des facteurs affectifs, conception qui dominait à cette époque. Elle représentait une protection contre la peur de l'analyste de rester « prisonniers des structures émotionnelles de leurs patients », « embrouillés dans le filet affectif du patient » (17., p. 538). Comme l'a montré Friedman, les analystes voulaient être au-dessus de cela, le regarder de l'extérieur. S'ils s'y laissaient prendre, ils avaient le sentiment que le patient et l'analyste seraient tous deux réunis dans une position établie par la névrose du patient » (17., p. 538). Winnicott a déclaré un jour que « la fuite de Freud dans la santé mentale pourrait être quelque chose dont nous, psychanalystes essayons de guérir » (24., p. 450). Maintenant si par « fuite dans la santé mentale » nous entendons le refus d'être pris dans la névrose du patient, il est facile de voir le récit de la « folie » de Ferenczi comme

son image en miroir. L'histoire du cas de Ferenczi a tragiquement fini dans l'isolement, la détérioration mentale, l'autodestruction, et le blâme consécutif représentait une admonestation et avait une valeur normative : « voyez ce qui arrive si vous vous laissez prendre dans une relation avec vos patients névrosés (voire psychotiques)! »

La liberté morale des dissidents par rapport à ce genre de limitations pourrait également expliquer pourquoi il leur était plus facile de protester contre la fausse allégation de Jones. Nous devrions être reconnaissants à des dissidents comme Izette de Forest, Clara Thompson et Erich Fromm pour avoir rassemblé les documents qui démontrent qu'il était possible de vérifier la validité des affirmations de Jones même à cette époque.

L'histoire d'Anna Freud montre que même au centre de l'orthodoxie psychanalytique il était possible de procéder à cette vérification. Grâce au rapport de Lajos Lévy, Anna Freud en est venue à la conclusion que l'allégation de Jones était fausse. Cependant elle n'a rien fait pour modifier l'impression créée par Jones. Pourquoi? Nous pouvons supposer qu'admettre une erreur aussi grave relative à la personne de Ferenczi, aurait inévitablement rouvert la question de Rank également, c'est-à-dire un chapitre de l'histoire de la psychanalyse plus malheureux encore, si possible. Et comme les assertions de Jones concernant la maladie mentale de Rank et de Ferenczi ne se limitaient pas à leur vie privée, mais étaient synchronisées avec l'histoire du Comité Secret, la crise de 1924, et le verdict concernant leurs positions théoriques et leurs innovations techniques, admettre que les allégations de Jones étaient fausses aurait nourri la critique des aspects dogmatiques du courant principal de la psychanalyse et détruit la crédibilité de parties importantes de la biographie de Freud. Pour cette raison, Anna Freud a dû en venir à la conclusion que la préservation de la crédibilité de l'ensemble méritait le sacrifice d'une partie. Ce choix représente précisément, en tant qu'une expression de totalitarisme, une confirmation de plus que l'analyse de Fromm était fondamentalement juste.

En conséquence, le processus de réhabilitation de Ferenczi entrepris par Balint a été retenu pendant près de trois décennies. La publication de *Journal clinique* de Ferenczi (25.), ainsi que de la correspondance Freud-Ferenczi, était constamment remise à plus tard (12., 13., 25., pp. XI-XXVII), ne devenant possible qu'en 1985, une année qui représente le renouveau de l'intérêt pour Ferenczi, bien reflété par le nombre croissant d'articles qui lui sont consacrés. Un tel intérêt a été facilité par l'effondrement d'une définition formelle et dogmatique de la psychanalyse, la défaite d'un mode d'interaction autoritaire (unilatérale) le respect récent pour les phénomènes explorés par Ferenczi tels que le trauma, le contre-transfert, la régression et la souffrance psychique. Le mythe de la folie de Ferenczi n'a pas trouvé dans cette nouvelle mentalité les éléments de sa survie, et tend à disparaître avec la même indifférence et le même manque d'investigation que ceux qui accompagnaient son début.

Finalement, nous pouvons nous demander pourquoi Ferenczi était vécu comme dangereux, alors qu'il n'avait pas l'intention de fonder une psychanalyse alternative, n'avait aucun intérêt pour le pouvoir et, en tant qu'homme, était sans défense et extrêmement vulnérable. À mon avis, c'est l'attitude critique de Ferenczi envers le processus psychique d'identification, ressenti comme une menace par les membres d'un groupe qui fonctionnait essentiellement sur une base d'identification. Malgré son engagement dans le mouvement psychanalytique la vie durant, Ferenczi a gardé une partie de sa personnalité à l'écart de la « croyance aveugle en la cause, la partie qui correspondait à son rôle d'« enfant terrible » et sa vocation personnelle de « nourrisson savant » (*wise baby*). Son refus d'utiliser le langage technique de la psychanalyse et sa préférence pour la langue de tous les jours, rendait compte de son peu de considération pour les moyens ritualisés de l'identification qui maintiennent la cohésion d'un groupe. De plus, de grandes parties de sa théorie étaient fondées sur une conception du Surmoi vu comme une « intro-pression » plus ou moins traumatique d'une volonté étrangère, et il évitait soigneusement de fonder sa technique sur l'identification avec l'analyste. Même son expérimentation infatigable, les hauts et les bas, les efforts pour aller en toute chose au-delà des limites, montrent le manque de cette stabilité qui est communément associée à l'identification (tout comme à la santé mentale). Pour ne pas parler du *Journal Clinique*, qui peut être considéré comme un aperçu sur ce dont le monde aurait l'air une fois dépouillé des identifications de bonne volonté. Ou, de la dissolution de Ferenczi lui-même quand, refusant la protection bienveillante de Freud, il a décidé d'entrer dans ce monde; car l'identification est un dispositif de protection, qui faisait défaut à Ferenczi. Cependant, ce n'est pas notre problème. Le vrai problème est que sa personnalité et ses enseignements contrastaient avec, et ridiculisaient les capacités mimétiques exigées par la communauté psychanalytique en train de devenir une organisation bureaucratique.

---

## Références

- (1.) JONES, E. Sándor Ferenczi, 1873-1933, *Int. Journ. Psych-An.*, 1933, 14, 463-466.
- (2.) Paskauskas, R.A. ed. *Sigmund Freud - Ernest Jones, Correspondance complète (1908-1939)*, Paris, PUF 1998.
- (3.) Roazen, P. *La Saga freudienne*, Paris, PUF, 1996.
- (4.) Dupont, J. « Freud's analysis of Ferenczi as revealed by their correspondence », *Int. Journ. Psych-An*, 1994, 75, 301-320.
- (5.) Alexander, F. « On Ferenczi's relaxation principle<sup>3</sup> », *Int. Journ. Psych-An*, 1933, 14, 183-192.
- (6.) Alexander, F. « Analysis of the therapeutic factors in psychoanalytic treatment », *Psychoanal. Quart.*, 1950, 19, 482-500.
- (7.) Balint, M. Sándor Ferenczi, Obit. 1933, *Int. Journ. Psych-An*, 1949, 30, 215-219.
- (8.) « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse IV*, Payot, Paris, 1982, pp. 125-138.
- (9.) Forest, I. de, « The therapeutic technique of Sándor Ferenczi », *Int. Journ. Psych-An*, 1942, 23, 120-138.
- (10.) Forest, I. de, *The Leaven of Love. A Development of the Psychoanalytic Theory and Technique of Sándor Ferenczi*, (1954), New York, Da Capo Press, 1984 (Réédition).
- (11.) Thompson, C. « The therapeutic technique of Sándor Ferenczi », *Int. Journ. Psych-An*, 1943, 24, 64-66.
- (12.) Balint, M. « Notes pour une préface », à Ferenczi, S. *Journal Clinique*, Payot, Paris 1985, pp. 16-18.
- (13.) Haynal, A. Introduction au tome I de la Correspondance Freud-Ferenczi (1908-1919), Paris, Calmann-Lévy, 1992, pp. XV-XXXII.
- (14.) Ferenczi, S., Final Contributions to the Problems and Methods of Psychoanalysis. (Balint, M. ed.) London, Hogarth Press, 1955.
- (15.) Little, M. « Review of The Selected Papers of Sándor Ferenczi, M.D., vol. III, Final Contributions to the Problems and Methods of Psychoanalysis. *Int. Journ. Psych-An*, 1957, 38, 121-123.
- (16.) Bromley, A. Review of The Selected Papers of Sándor Ferenczi, M.D., vol. III, Final Contributions to the Problems and Methods of Psychoanalysis. *Psychoanal. Quarter.*, 1957, 26, 112-114.
- (17.) Friedman, L. « Trends in the psychoanalytic theory of treatment », *Psychoanal. Quarter.*, 1978, 47, 524-567.
- (18.) Jones, E. *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, tome III, Les dernières années (1919-1939)*, Paris, PUF, 1969.
- (19.) Fromm, E. *La mission de Sigmund Freud. Une analyse de sa personnalité et de son influence*, Bruxelles, Complexe, 1975.
- (20.) Fromm, E. « Freud, Friends and Feuds. I. Scientism or fanaticism? [Psychoanalysis : science or party line?] », *The Saturday Review*, 14 juin, 1958, 11-13, 55-56.
- (21.) Balint, M. « Sándor Ferenczi's last years », *Int. Journ. Psych-An*, 1958, 39, 68.
- (22.) Jones, E. « Sándor Ferenczi's last years », *Int. Journ. Psych-An*, 1958, 39, 68.
- (23.) Arlow, J.A., « Freud, Friends and Feuds. 2. Truth or motivations? Toward a definition of psychoanalysis » *The Saturday Review*, 14 juin, 1958, 14, 54.
- (24.) Winnicott, D.W., « Memories, Dreams, Reflections », *Int. Journ. Psych-An*, 1964, 45, 450-5.
- (25.) Dupont, J., *Le Journal clinique de Sándor Ferenczi*, Payot, Paris, 1985.